

ler chez les spectateurs les plus fortes émotions, les plus troublantes angoisses. Certes, la colère jalouse de Silvia donne matière à des scènes assez dramatiques, mais qui, il faut l'avouer, ne sont pas très neuves et auxquelles n'ajoutent rien les longues dissertations qui les ont précédées.

Ces dissertations sont d'un beau style ; elles sont éloquentes, quelque peu emphatiques, parfois. Les héros de Gabriele d'Annunzio détestent la simplicité ; ils sont verbeux ; aussi, malgré la noblesse continue de leur langage, fatiguent-ils, à la longue, les spectateurs. On en arrive même à ne plus goûter, comme ils mériteraient de l'être, certains morceaux de la tragédie, qui sont d'un vrai poète.

C'est surtout, en effet, comme suite de poèmes que vaut *la Gioconda*. Les musiciens italiens se plurent, pendant longtemps, à écrire des opéras où, aux airs brillants, succédaient les duos ardues et les cavatines caressantes, et ils ne se souciaient guère du lien dramatique qui unissait entre eux les divers morceaux. Il semble que d'Annunzio ait gardé — dans *la Gioconda*, du moins — un peu de l'esthétique de Rossini. Il ne résiste pas à la joie d'écrire un brillant morceau, et la manière de *la Gioconda* n'est pas sans rappeler la manière de *Semiramide*. Le poème sur les marbres de Carrare et le poème sur la lumière de l'Égypte sont d'un lyrisme éclatant, et la chanson de la Sirenetta est d'une gracieuse mélancolie.

M^{mes} Suzanne Després et Carmen Deraisy et M. Henry Burguet ont interprété avec beaucoup d'intelligence les principaux rôles de la tragédie.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

CONSERVATOIRE : *Jeanne d'Arc*. — OPÉRA-COMIQUE : *Hélène*, paroles et musique de M. C. Saint-Saëns ; *Xavière*, de MM. L. Callet et Théodore Dubois. — CHÂTELET : *La Croisade des Enfants*, de MM. Marcel Schwob et Gabriel Pierné. — Les Concerts Cortot et la Schola.

La saison avait bien commencé : partout du Franck et du Liszt. Conservatoire et Châtelet, MM. Chevillard et Cortot se les disputaient par le programme et l'affiche. Du Debussy inédit évoquait une vision delphique auprès du romantisme byronnien de *Manfred*. L'Opéra nous donnait *Tristan*. Ce fut comme un feu d'artifice de chefs-d'œuvre, de beauté gracieuse ou puissante, dont *Fest-Klænge* et *Schéhérazade* ont tiré les dernières fusées. Car tout se paye ici-bas : l'Institut s'est chargé du bouquet. Le mois qui vient de s'écouler a marqué sa revanche qui fut cruelle. Au lendemain de *Christus*, à la Société des Concerts, en attendant le *Concerto* de Rimski-Korsakow, inspiration charmante, de slavisme ingénument original, où Ricardo Vines déploya la plus délicate maîtrise, on dut subir le fragment

d'une **Jeanne d'Arc** de M. Lenepveu. Cette partition, vieille de vingt ans déjà, est, je crois bien, le plus remarquable du bagage artistique de cet Immortel, — natif de Rouen après Corneille, — qui mit cinq années jadis à perpétrer *Le Florentin* pour un oubli justicier, et, depuis bien longtemps, professe en notre Conservatoire. On se demande ce qu'il y put jamais apprendre à ses élèves. Au bout d'un trimestre d'harmonie élémentaire, le moins doué d'entre eux dépasserait le maître en ingéniosité, sans pouvoir l'égaliser onques en platitude. Nul Eliacin pourvu d'oreilles et cancre d'une classe de composition, ayant seulement assisté à quelque concert, n'oserait orchestrer ainsi. De Voltaire au lycée Condorcet, la Pucelle a supporté maints outrages sans paraître s'en porter plus mal, et l'inconscient attentat de M. Lenepveu prêterait à des plaisanteries faciles. Mais en écoutant dans un tel lieu un tel ouvrage, dont la nullité prétentieuse épuise, de la fadeur inepte au pompiérisme, toute la lyre du lieu commun, et où, à défaut d'autre chose, il n'y a même pas du « métier », on se sent ahuri d'une sorte d'humiliation peu à peu indignée. Certes, on ne peut empêcher personne, fût-ce Calino, de préférer faire de la musique au commerce de la rouennerie ou des denrées coloniales, mais il est des sincérités dont le bétisme serein ressemble vraiment trop à une profanation de l'art, pour qu'on en puisse excuser les manifestations publiques. C'est déjà trop que cela ait pu être imprimé, et, en considérant l'invraisemblable fortune de l'auteur, officiellement comblé de ruban, titres et emploi, on songe involontairement au collègue et contemporain destin de César Franck. Ces réflexions amères n'en sont pas moins absurdes sans doute, et même évidemment, puisque cette inanité fut accueillie par les trépignements d'un auditoire enthousiaste. La fièvre des bravos secouait des Agnès en délire; d'imposantes personnes en étaient comme des petites folles. On dut casser des éventails. Dans la loge directoriale, on déchira visiblement des gants.

§

Ce fut encore un Immortel, de qui M. Carré nous voulut bien convier à applaudir une **Hélène**. Celui-ci, à la vérité, parut prétendre naguère à une autre immortalité que l'académique et, en tout état de cause, le nom de Saint-Saëns a droit, chez nous, à tous les respects. On peut discuter aujourd'hui son œuvre et surtout ses opinions, d'ailleurs versatiles, mais, pour apprécier équitablement son activité, sincère toujours et souvent magistrale, on ne doit point oublier la génération à laquelle il appartient. A une époque où notre art était en situation plutôt lamentable hors du théâtre, où l'audition d'une symphonie constituait un privilège inaccessible à tout autre qu'aux rares et immuables « abonnés du Conservatoire », il osa faire

de la musique pure et, le premier des musiciens français du siècle, il réussit bientôt à imposer la sienne. Son classicisme élégant, panaché d'un discret romantisme, la précision voltairienne et la logique d'une pensée dénuée de pathos et volontiers spirituelle lui assurèrent peu à peu, sur un public concitoyen, une influence incontestablement bienfaisante en ce qu'elle fut d'abord éducatrice. On imagine mal que la musique de Saint-Saëns ait pu jamais passer pour « wagnérienne ». Il n'y a pas si longtemps qu'on lui en octroyait couramment l'épithète, et, si cela nous paraît invraisemblable à l'heure qu'il est, notre culture actuelle en est peut-être plus qu'on ne croit redevable à l'éducateur d'antan, — lequel eut, par surcroît, l'inestimable mérite présent et à venir de n'être pas chef d'école et de n'en point susciter. Et puis, dans l'œuvre en soi de cet indépendant, il est des pages délicieuses; on en trouve de fortes et même de poignantes; il y a des instants d'indéniable génialité. Si le musicien n'a que frisé le génie, c'est peut-être que l'artiste fut trop « intelligent », je veux dire, ait gardé un cerveau trop lucide peut-être en présence de l'inspiration. De sa plume alerte et féconde, capable indifféremment de tout accomplir, il semble que Saint-Saëns n'ait écrit que ce qu'il « voulait ». Aussi n'a-t-il pas donné, très probablement, toute sa mesure, et peut-être même laissera-t-il un œuvre assez profondément différent de ce qu'il eût dû produire. Nul ne discerna plus nettement les courants et les réactions nécessaires. Il fut l'apôtre de Liszt et préconisa Wagner en un moment d'entêtée autant que stupide ignorance, puis se fit anti-wagnérien pour vouloir enrayer un engouement devenu aveugle, et plus dangereux peut-être pour notre art que l'ostracisme précédent, grâce à l'outrance logique bien connue de notre subjectivité assimilatrice. Il s'évertua de diriger son temps et l'événement a prouvé depuis qu'il voyait juste. Malheureusement il ne s'est pas borné aux polémiques : l'artiste créateur voulut prêcher d'exemple dans son œuvre. Il tenta d'y guider les essors, au lieu de planer impassible. Parmi les aigles de l'Olympe, du Pinde ou du Parnasse, on ne connaît qu'un Goëthe qui ne s'y soit pas cassé les ailes. Malgré le sangène absolu d'une courte réminiscence, le petit acte d'*Hélène* ne se manifeste plausiblement contaminé de wagnérisme que par la fantaisie du poète d'y avoir versifié son livret; mais de si peu qu'elle augmente le catalogue de ses ouvrages, cette mince partition ajoutera moins encore à la renommée de l'auteur. Le passé de celui-ci dissuade de railler le poète : on n'aurait qu'à citer. L'ombre de feu Gallet semble avoir inspiré le penseur. La virtuosité du polyphoniste s'essouffle en des évolutions futiles et prévues, dont la science fait un peu l'effet d'un Traité de physique élémentaire d'il y a quarante ans, feuilleté sur les quais dans la boîte aux bouquins classiques. Le « métier » même est décidément fatigué. Du musicien qui fit *Samson* et frôla

quelquefois la gloire, on ne retrouve guère ici que l'imperturbable conviction et la sincérité volontaire. Il y a quelque tristesse à en devoir constater les résultats.

§

Il est des artistes qui ne sont joués qu'après leur mort, et désormais toujours; d'autres, en revanche, dont les œuvres n'obtiennent la faveur de l'exécution que juste durant qu'ils sont en vie, et, pour quelques-uns même, exclusivement cependant qu'ils occupent certaines positions tutélaires. Il apparaît infiniment peu probable qu'on eût jamais eu l'idée de reprendre *Xavière*, si, par un insondable concours d'insondables circonstances, M. Théodore Dubois n'avait été bombardé Directeur de notre Conservatoire. L'éminent fonctionnaire, d'ailleurs, qui jamais ne se vit tant jouer que depuis sa nomination, pourrait difficilement ignorer l'enchaînement des effets et des causes. On ne saurait lui reprocher la précaution patiente d'adresser un exemplaire des produits de sa veine aux diverses sociétés musicales et la curiosité d'en compulsier les prochains programmes, rayant parfois distraitemment des listes de ses jurys annuels tel destinataire demeuré insensible aux beautés des compositions directoriales : pure coïncidence, peut-être, ou bien sollicitude extrême, témoignage évident d'un génie trop modeste, se défiant, sans doute à l'excès, de l'intrinsèque valeur de ses fruits. L'ensemble de ceux-ci, au surplus, ne permet pas de méconnaître que l'auteur de *Xavière* n'ait quelque chose, à tout le moins, de commun avec le génie, car il serait puéril de le vouloir dissimuler, l'art de M. Dubois paraît destiné à rester incompris de ses contemporains. Non pas qu'on se dispute à son propos. On est généralement d'accord ; mais si le musicien prémédita jamais quelque autre dessein que de les faire bâiller en masse et sans remède, il subsiste, entre lui et ses auditeurs, un malentendu unanime. Les muses de MM. Lenepveu et Dubois trahissent des âmes sœurs et des verves cousines, et on n'ose pas décider, de *Xavière* ou *Hélène*, laquelle a pu gagner peut-être au hasard du falot voisinage. On rêverait d'un Institut moins homogène. Au jugement le plus charitable, ce spectacle se révèle inutile, sinon fâcheux, et l'éclectisme indifférent qu'il accuse serait tout au plus admissible à condition d'en espérer des compensations légitimes. Encore que le principe même d'une subvention oblige à quelque souci d'art désintéressé, chacun sait qu'un théâtre a besoin d'amener la foule aux guichets de sa caisse. Mais il n'est pas démontré, avec ou sans *Hélène*, que *Xavière* soit idoine à ce genre d'opération, et voici bien longtemps qu'on nous fait attendre *Pelléas*, qui récolta pourtant de fort belles recettes et garantit celles au moins de quelques soirées d'élite. Pour quelles raisons mystérieuses ce chef-d'œu-

vre, qui eut « du succès » et qui a son public, a-t-il disparu de l'affiche ?

§

Sans divulguer une originalité bien marquée, **la Croisade des Enfants**, que la ville de Paris couronna l'an dernier, et dont M. Colonne vient de diriger l'exécution solennelle, est, à coup sûr, une œuvre des plus honorables à tous égards. On éprouve, toutefois, quelque embarras en face de cette partition qui dénote un effort sérieux, une sincérité parfaite et une science consommée de toutes les ressources du métier. L'art, si châtié qu'il soit, y parle une langue que d'aucuns, dont je m'avoue, estiment rétrospective, sinon dorénavant périmée, et n'entendent plus guère, sans déception, de la voix des vivants. Mais un tel avis, peut-être entaché de subjectivisme inconscient, est assurément récusable par d'autres sensibilités ou d'autres oreilles. Quoi qu'il en soit, en dépit d'une apparente liberté de style et de modulation passagère, et malgré certaines velléités wagnériennes qui parfois relèveraient plutôt du souvenir, l'écriture et la syntaxe du musicien se confirment foncièrement traditionnelles, et si, pour la somme ou le menu de la qualité, son ouvrage apparaît incomparablement supérieur aux exploits relatés de trois membres de l'Institut, *la Croisade des Enfants*, néanmoins, pourrait assez congrûment poser la candidature de M. Pierné à quelque fauteuil. Chacun, selon ses tendances, déduira de la conclusion un compliment ou une réserve ; l'œuvre, en tout cas, interdirait toute interprétation de péjorative ironie.

Notre vie musicale est devenue trop intense pour que maints faits intéressants ne soient pas sacrifiés dans l'encombrement des matières. Les séances mensuelles de M. Cortot mériteraient mieux qu'une mention hâtive, rien que pour l'audace et la variété de ses programmes. Il ne craint pas les gros morceaux et, grâce à lui, la *Messe en ré* fut enfin jouée ailleurs qu'au Conservatoire, où tout le monde n'est pas abonné. Il nous offrit depuis du Moussorgski déjà connu, où on ne se lasse pas d'admirer M^{me} Olénine, mais on attend toujours autre chose de ce Russe dont on a trop proclamé le génie pour qu'on puisse être satisfait d'en écouter quelques lieder. Avec *Fest-Klaenge*, M. Cortot continue d'explorer pour nous l'œuvre innombrable de Liszt, et son ardeur défie toutes les concurrences : pour le jeudi 23 de ce février, il annonce *la Légende de sainte Elisabeth*. Cet événement inespéré était inespérable avant la fondation de la nouvelle société. Son jeune chef ne pourrait souhaiter plus bel éloge. A la Schola, le bilan n'est pas moins remarquable, par l'*Orfeo* de Monteverdi, les récitals en cours de M^{lle} Selva consacrés à Rameau, Bach et Scarlatti encadrés de quelques devanciers les meilleurs, puis, avec Gustave Bret et le Quatuor Parent, l'audition

intégrale des œuvres d'orgue, de musique de chambre et de piano de César Franck. Après la chevauchée poussive du trio d'Immortels et les fumisteries du théâtre, les concerts nous préparent la revanche de l'art.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

13^e Exposition des Femmes Artistes. — Œuvres de MM. Henri Martin et Ernest Laurent. — L'Œuvre de Gaston Prunier. — L'Œuvre de Charles Lacoste. — Memento.

13^e Exposition des Femmes Artistes (Galerie Georges Petit). — On affirme volontiers que la plupart « des femmes artistes » sont médiocres; prétend-on par là les distinguer de leurs confrères masculins? En bloc, les deux sexes devant l'art se valent. Ce n'est dire beaucoup de bien ni de l'un ni de l'autre, mais la constatation est tout de même moins dure pour les femmes que pour les hommes, car ils sont partis bien avant elles et voici qu'elles les ont déjà rejoints : est-ce pour nous inviter à leur rendre ce faible hommage que ces dames se groupent entre elles, dans un esprit d'exclusivisme qui peut paraître bizarre quand on observe que, sans distinction de sexes, elle sont accueillies à toutes les expositions officielles ou privées? Soit. Elles ont autant d'adresse vaine ou de fausse science que les hommes en ont, et aussi peu de force, de tempérament, de « nature ». Elles savent comme ils savent faire « la blague du très bien ». On s'étonne que l'Institut se soit fermé sur eux, ne s'ouvre pas devant elles (et l'Académie, donc!)... — Et il est remarquable qu'on espérerait en vain d'elles des révélations, consenties ou, bien plus précieuses! involontaires, sur les modes féminins de sentir, d'inventer, de comprendre. Notamment les personnes qui exposent chez Petit sont d'une trop exquise éducation pour se montrer indiscrettes. C'est grand dommage... — Quant au mérite artistique, des exceptions s'imposent. — Les fleurs de M^{me} Lisbeth Delvolvé-Carrière gardent ce charme à la fois évanescent et d'apparition qui rejoint dans un seul instant les deux fins de l'être. C'est exquis de justesse, de discrétion, de distinction; il s'en dégage, avec la joie qu'y goûtent les yeux, un sentiment profond, une émotion tendre; ces choses fragiles et belles, ces fleurs ont été peintes avec une pitié respectueuse qui maintenant émane d'elles comme leur parfum d'éternité et qui nous prend l'âme irrésistiblement. — Elève aussi de Carrière, comme M^{me} Lisbeth, M^{me} Séailles peint des visages et des paysages attentivement regardés, attentivement traités, avec un noble désir de force, d'emprise sur la nature, avec la passion des formes synthétiquement caractérisées. — M^{me} Desbordes rêve d'Odilon Redon, dans l'ombre. — Les harmonies fanées de M^{lle} Germaine Druon, de M^{me} Galtier-Boissière. — Les recherches japonaises de M^{lle} Esté. — M^{lle} Paule Carpentier a le sentiment